

Et me faites tous deux cette grâce de croire,
Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas, sans vous, de plus méchants que lui.

THÉOCLE. Mais, madame...

LA PRINCESSE. Eh bien! soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens. Oui, sans vous c'était fait de mes jours.
Je rends de tout mon cœur grâce à ce grand secours,
Et je vais de ce pas au prince, pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

SCÈNE IV.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON. Eh! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit!
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! comme volontiers j'aurais d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire!

ARBATE (à Euryale). Je vous vois tout pensif, seigneur, de ses dédains;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins.
Son heure doit venir, et c'est à vous, possible,
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON. Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux;
Et je...

EURYALE. Non. Ce n'est plus, Moron, ce que je veux;
Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire:
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner;
Et le dieu qui m'engage à soupiner pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement;
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE. Peut-on savoir, seigneur, par où votre espérance?...
EURYALE. Tu le vas voir. Allons; et garde le silence.

PREMIER INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORON.

Jusqu'au revoir. Pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation
à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprendis que j'aime.
Phillis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache;
Et je devins son amant,
La voyant traire une vache.
Ses doigts, tout pleins de lait, et plus blancs mille fois,
Pressaient le bout du pis d'une grâce admirable.
Ouf! cette idée est capable
De me réduire aux abois.

Ah! Phillis, Phillis, Phillis!

SCÈNE II.

MORON, UN ÉCHO.

L'ÉCHO. Phillis.
MORON. Ah!
L'ÉCHO. Ah!
MORON. Hem!
L'ÉCHO. Hem!
MORON. Ah! ah!

L'ÉCHO. Ah!
MORON. Hi! hi!
L'ÉCHO. Hi!
MORON. Oh!
L'ÉCHO. Oh!
MORON. Oh!
L'ÉCHO. Oh!
MORON. Voilà un écho qui est bouffon!
L'ÉCHO. On!
MORON. Hon!
L'ÉCHO. Hon!
MORON. Ah!
L'ÉCHO. Ah!
MORON. Hu!
L'ÉCHO. Hu!
MORON. Voilà un écho qui est bouffon!

SCÈNE III.

MORON (apercevant un ours qui vient à lui).

Ah! monsieur l'ours! je suis votre serviteur de tout mon cœur. De
grâce, épargnez-moi; je vous assure que je ne vaudrais rien du tout à
manger; je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-
bas qui seraient bien mieux votre affaire. Eh! eh! eh! monseigneur, tout
doux, s'il vous plaît. (Il caresse l'ours, et tremble de frayeur.) La, la,
la, la. Ah! monseigneur, que votre altesse est jolie et bien faite! Elle a
tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah! beau
poil! belle tête! beaux yeux brillants et bien fendus! Ah! beau petit
nez, belle petite bouche, petites quenottes jolies! Ah! belle gorge!
belles petites menottes, petits ongles bien faits! (L'ours se lève sur ses
pattes de derrière.) A l'aide! au secours! Je suis mort! Miséricorde!
Pauvre Moron! Ah! mon Dieu! Eh! vite, à moi! je suis perdu! (Moron
monte sur un arbre.)

SCÈNE IV.

MORON, CHASSEURS.

MORON (monté sur un arbre, aux chasseurs). Eh! messieurs, ayez pitié
de moi. (Les chasseurs combattent l'ours.) Bon, messieurs! tuez-moi ce
vilain animal-là. O ciel! daigne les assister! Bon! le voilà qui fuit. Le
voilà qui s'arrête, et qui se jette sur eux. Bon! en voilà un qui vient de
lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Cou-
rage, ferme, allons, mes amis! Bon! poussez fort! Encore! Ah! le
voilà qui est à terre; c'en est fait, il est mort. Descendons maintenant
pour lui donner cent coups. (Il descend de l'arbre.) Serviteur, mes-
sieurs; je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant
que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.
(Il donne mille coups à l'ours qui est mort.)

ENTRÉE DE BALLET.

Les chasseurs dansent pour témoigner leur joie d'avoir remporté la victoire.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

LA PRINCESSE. Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux,
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON

AGLANTE. Viens, approche, Moron, viens nous aider à défendre l'A-
mour contre les sentiments de la princesse.

LA PRINCESSE. Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur!

MORON. Ma foi, madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus
rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'Amour.
J'ai bravé ses armes assez longtemps, et fait de mon drôle comme un
autre: mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous avez une traitresse
(il montre Phillis) qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on
ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer; et, puisque j'ai bien passé
par là, il peut bien en passer d'autres.

CYNTHIE. Quoi! Moron se mêle d'aimer!

MORON. Fort bien.

CYNTHIE. Et de vouloir être aimé!

MORON. Et pourquoi non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour
cela? Je pense que ce visage est assez passable, et que, pour le bel air,
Dieu merci, nous ne le cédon à personne.

CYNTHIE. Sans doute, on aurait tort...

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON, LYCAS.

LYCAS, Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et con-
duit avec lui les princes de Pyle et d'Ithaque, et celui de Messène.

LA PRINCESSE. O ciel! que prétend-il faire en me les amenant? Aurait-il
résolu ma perte? et voudrait-il bien me forcer au choix de quelqu'un
d'eux?

SCÈNE IV.

IPHITAS, EURYALE, ARISTOMÈNE, THEOCLE, LA PRINCESSE,
AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE (à Iphitas). Seigneur, je vous demande la licence de pré-
venir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez
avoir. Il y a deux vérités, seigneur, aussi constantes l'une que l'autre,
et dont je puis vous assurer également: l'une, que vous avez un absolu
pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne ré-
ponde aussitôt par une obéissance aveugle; l'autre, que je regarde l'hy-
ménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette
aversion naturelle. Me donner un mari et me donner la mort, c'est une
même chose; mais votre volonté va la première, et mon obéissance
m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, seigneur; pronon-
cez librement ce que vous voulez.

IPHITAS. Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes; et je me
 plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais
 père pour vouloir faire violence à tes sentiments et me servir tyranni-
 quement de la puissance que le ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la
 vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seraient
 satisfaits si cela pouvait arriver; et je n'ai proposé les fêtes et les jeux
 que je fais célébrer ici qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a
 d'illustre, et que parmi cette noble jeunesse tu puisses enfin rencontrer
 où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au
 ciel, autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir
 cette grâce, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus; et, si je sais
 bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle. Mais,
 quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille.
 Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne
 considérerai ni intérêt d'Etat ni avantages d'alliance; si ton cœur de-
 meure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer: mais au moins
 sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à
 faire les excuses de ta froideur; traite ces princes avec l'estime que tu

Ont pour moi des appas à ne laisser jamais.
AGLANTE. Je chéris comme vous ces retraites tranquilles
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes:
De mille objets charmants ces lieux sont embellis;
Et ce qui doit surprendre est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle et vaste solitude.
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatants,
Vos retraites ici me semblent hors de temps:
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique.
Ce spectacle pompeux que pour vous on se donne
Devrait bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE. Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence?

Et que dois-je, après tout, à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.

Mais, quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,
Je me tromperais fort si pas un d'eux l'emporte.

CYNTHIE. Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher?

Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne?

Je sais qu'en défendant le parti de l'amour
On s'expose chez vous à faire mal sa cour:

Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
S'oppose aux duretés que vous faites paraître;

Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.

Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une âme?

Et serait-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissait l'amour?

Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre (1).

AGLANTE. Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable a-
faire de la vie; qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement;
et que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE. Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes,
prononcer ces paroles, et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une
passion qui n'est qu'erreur, que faiblesse et qu'emportement, et dont
tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe?
J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et
ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves
auprès de nous pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes,
tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des em-
bûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commet-
tre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples et les
bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui
elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émue, et je ne puis
souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté ne trouve pas
une honte horrible à de telles faiblesses.

CYNTHIE. Eh! madame, il est de certaines faiblesses qui ne sont point
honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de
gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée; et, s'il plaît au
ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE. Arrêtez, n'achevez pas ce souhait étrange: j'ai une hor-
reur trop invincible pour ces sortes d'abaissements; et, si jamais j'étais
capable d'y descendre, je serais personne, sans doute, à ne me le point
pardonner.

AGLANTE. Prenez garde, madame: l'Amour sait se venger du mépris
que l'on fait de lui; et peut-être...

LA PRINCESSE. Non, non: je brave tous ses traits; et le grand pouvoir
qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère et qu'une excuse des faibles
cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur faiblesse.

CYNTHIE. Mais enfin toute la terre reconnaît sa puissance, et vous voyez
que les dieux mêmes sont assujettis à son empire. On nous fait voir que
Jupiter n'a pas aimé pour une fois, et que Diane même, dont vous af-
fectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE. Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur.
Les dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire, et c'est leur
manquer de respect que de leur attribuer les faiblesses des hommes.

(1) Le dessein de l'auteur était de traiter toute la comédie en vers; mais un
commandement du roi, qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever le reste en
prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes qu'il aurait étendues davan-
tage s'il avait eu plus de loisir.

leur dois; reçois avec reconnaissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paraître.

THÉOCLE (à la princesse). Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course; mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMÈNE. Pour moi, madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout. C'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse; et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EURYALE. Pour moi, madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée. Comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention sur votre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE. D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendait point? Princeses, que dites-vous de ce jeune prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE. Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON (à part). Ah! quelle brave botte il vient là de lui porter!

LA PRINCESSE. Ne trouvez-vous pas qu'il y aurait plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CYNTHIE. Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE. Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterais fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avais pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CYNTHIE. Prenez garde, madame; l'entreprise est périlleuse; et, lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE. Ah! n'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous réponds de moi.

SECOND INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIS, MORON.

MORON. Philis, demeure ici.

PHILIS. Non, laissez-moi suivre les autres.

MORON. Ah! cruelle! si c'était Tircis qui t'en priât, tu demeurerais bien vite.

PHILIS. Cela se pourrait faire; et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec sa voix, et toi tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON. Eh! demeure un peu.

PHILIS. Je ne saurais.

MORON. De grâce.

PHILIS. Point, te dis-je.

MORON (retenant Philis). Je ne te laisserai point aller...

PHILIS. Ah! que de façons!

MORON. Je ne demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS. Eh bien! oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose.

MORON. Et quelle?

PHILIS. De ne me point parler du tout.

MORON. Eh! Philis!

PHILIS. A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MORON. Veux-tu me...?

PHILIS. Laisse-moi aller.

MORON. Eh bien, oui, demeure; je ne te dirai mot.

PHILIS. Prends-y bien garde au moins; car à la moindre parole je prends la fuite.

MORON. Soit. (Après avoir fait une scène de gestes.) Ah! Philis... Eh!...

SCÈNE II.

MORON.

Elle s'enfuit, et je ne saurais l'attraper. Voilà ce que c'est: si je savais chanter, j'en ferais bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon! voici justement mon homme.

SCÈNE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE (chanté). La, la, la.

MORON. Ah! satyre mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis il y a longtemps: apprends-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE (en chantant). Je le veux. Mais auparavant écoute une chanson que je viens de faire.

MORON (bas, à part). Il est si accoutumé à chanter qu'il ne saurait parler d'autre façon. (Haut.) Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE (chanté).

Je portais...

MORON. Une chanson, dis-tu?

LE SATYRE

Je port...

MORON. Une chanson à chanter?

LE SATYRE.

Je port...

MORON. Chanson amoureuse? Peste!

LE SATYRE.

Je portais dans une cage

Deux moineaux que j'avais pris,

Lorsque la jeune Chloris

Pit, dans un sombre bocage,

Briller à mes yeux surpris

Les fleurs de son beau visage.

« Hélas! dis-je aux moineaux en recevant les coups

De ces yeux si savants à faire des conquêtes,

Consolez-vous, pauvres petites bêtes,

Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous. »

MORON demande au satyre une chanson plus passionnée, et le prie de lui dire celle qu'il lui avait oui chanter quelques jours auparavant.

LE SATYRE (chanté).

Dans vos chants si doux,

Chantez à ma belle,

Oiseaux, chantez tous

Ma peine mortelle:

Mais, si la cruelle

Se met en courroux

Au récit fidèle

Des maux que je sens pour elle,

Oiseaux, taisez-vous. »

MORON. Ah! qu'elle est belle! apprends-la-moi.

LE SATYRE. La, la, la, la.

MORON. La, la, la, la.

LE SATYRE. Fa, fa, fa, fa.

MORON. Fat toi-même.

ENTRÉE DE BALLET.

Le satyre en colère menace Moron, et plusieurs satyres dansent une entrée plaisante.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

CYNTHIE. Il est vrai, madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course; mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté; car enfin vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre; et, sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE. Le voici qui s'entretient avec Moron, nous saurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCÈNE II.

EURYALE, ARBATE, MORON.

EURYALE. Ah! Moron! je te l'avoue, j'ai été enchanté, et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vrai; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paraître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter; et les sons merveilleux qu'elle formait passaient jusqu'au fond de mon âme, et tenaient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine; et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçaient d'aimables caractères qui m'enlevaient hors de moi-même, et m'attachaient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivait les mouvements de l'harmonie. Enfin jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne; et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution pour me jeter à ses pieds, et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON. Donnez-vous-en bien de garde, seigneur, si vous n'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre; nous les gâtons par nos jouisseurs; et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les acquiescent.

ARBATE. Seigneur, voici la princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON. Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris; je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes sans faire aucun semblant d'avoir envie de la rejoindre; et, si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE. Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Élide?

MORON. Ah! madame! il y a longtemps que nous nous connaissons.

LA PRINCESSE. D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue?

MORON. C'est un homme bizarre qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE. Étais-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MORON. Oui, madame, j'y étais; et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa principauté.

LA PRINCESSE. Pour moi, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée; et j'ai toutes les envies du monde de l'engager, pour rabattre un peu son orgueil.

MORON. Ma foi, madame, vous ne feriez pas mal; il le mériterait bien: mais, à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE. Comment!

MORON. Comment! c'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE. Mais encore, n'a-t-il point parlé de moi?

MORON. Lui? non.

LA PRINCESSE. Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse?

MORON. Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE. Certes, ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON. Il n'estime et n'aime que lui.

LA PRINCESSE. Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

MORON. Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

LA PRINCESSE. Le voilà.

MORON. Voyez-vous comme il passe sans prendre garde à vous?

LA PRINCESSE. De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON (allant au-devant d'Euryale, et lui parlant bas). Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La princesse souhaite que vous l'abordiez; mais songez bien à continuer votre rôle; et, de peur de l'oublier, ne soyez pas longtemps avec elle.

LA PRINCESSE. Vous êtes bien solitaire, seigneur; et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir, à votre âge, cette galanterie dont se piquent vos pareils.

EURYALE. Cette humeur, madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouve des exemples sans aller loin d'ici; et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

LA PRINCESSE. Il y a grande différence; et ce qui sied bien à un sexe ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, et conserve son cœur exempt des flammes de l'amour; mais ce qui est vertu en elle devient un crime dans un homme; et, comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURYALE. Je ne vois pas, madame, que celles qui ne veulent point aimer doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE. Ce n'est pas une raison, seigneur; et, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURYALE. Pour moi, je ne suis pas de même; et, dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serais fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE. Et la raison?

EURYALE. C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serais fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE. Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimerait?

EURYALE. Moi, madame? point du tout. Je dis bien que je serais fâché d'être ingrat; mais je me résoudrais plutôt de l'être que d'aimer.

LA PRINCESSE. Telle personne vous aimerait peut-être, que votre cœur...

EURYALE. Non, madame, rien n'est capable de toucher mon cœur. La liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux; et, quand le ciel emploierait ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assemblerait en elle tous les dons les plus merveilleux et du corps et de

l'âme; enfin, quand il exposerait à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimerait avec toutes les tendresses imaginables, je vous avoue franchement, je ne l'aimerais pas.

LA PRINCESSE (à part). A-t-on jamais rien vu de tel !
MORON (à la princesse). Peste soit du petit brutal ! J'aurais bien envie de lui bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE (à part). Cet orgueil me confond ; et j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON (bas au prince). Bon ! Courage, seigneur ! Voilà qui va le mieux du monde.

EURYALE (bas à Moron). Ah ! Moron ! je n'en puis plus, et je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE (à Euryale). C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURYALE. Le ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON. Il ne vous en doit rien, madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE. Je donnerais volontiers tout ce que j'ai au monde pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON. Je le crois.

LA PRINCESSE. Ne pourrais-tu, Moron, me servir dans un tel dessein ?
MORON. Vous savez bien, madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE. Parle-lui de moi dans tes entretiens, vante-lui adroitement ma personne et les avantages de ma naissance, et tâche d'ébranler ses sentiments par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras pour tâcher à me l'engager.

MORON. Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE. C'est une chose qui me tient au cœur. Je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON. Il est bien fait, oui, ce petit pendar-là ; il a bon air, bonne physionomie ; et je crois qu'il serait assez le fait d'une princesse.

LA PRINCESSE. Enfin tu peux tout espérer de moi si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son cœur.

MORON. Il n'y a rien qui ne se puisse faire. Mais, madame, s'il venait à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plait ?

LA PRINCESSE. Ah ! ce serait lors que je prendrais plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et à exercer sur lui toutes les cruautés que je pourrais imaginer.

MORON. Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE. Ah ! Moron ! il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON. Non, il n'en fera rien. Je le connais ; ma peine serait inutile.

LA PRINCESSE. Si faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son âme est entièrement insensible. Allons, je veux lui parler et suivre une pensée qui vient de me venir.

TROISIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS. Viens, Tircis ; laissons-les aller ; et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire. Il y a longtemps que tes yeux me parlent ; mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS chante.

Tu m'écoutes, hélas ! dans ma triste langueur :
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille !

Et je touche ton oreille
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS. Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille ; et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

SCÈNE II.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON. Ah ! ah ! je vous y prends, cruelle : vous vous écarterez des autres pour ouïr mon rival.

PHILIS. Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore, je me plais avec lui ; et l'on écoute volontiers les amants lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui ? je prendrais plaisir à t'écouter.

MORON. Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose ; et quand...

PHILIS. Tais-toi, je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON. Ah ! cruelle !...

PHILIS. Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS chante.

Arbres épais, et vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avait dépouillés
Par le printemps vous est rendue :
Vous reprenez tous vos appas :
Mais mon âme ne reprend pas
La joie, hélas ! que j'ai perdue.

MORON. Morbleu ! que n'ai-je de la voix ! Ah ! nature marâtre ! pour quoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre ?

PHILIS. En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON. Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter ? N'ai-je pas un estomac, un gosier, une langue, comme un autre ? Oui, oui, allons ; je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHILIS. Oui ! dis. Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON. Courage, Moron ! Il n'y a qu'à avoir de la hardiesse. (Il chante.)

Ton extrême rigueur
S'acharne sur mon cœur.
Ah ! Philis, je trépasse :
Daigne me secourir !
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir ?

Vivat Moron !

PHILIS. Voilà qui est le mieux du monde. Mais, Moron, je souhaiterais bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'est un avantage dont je n'ai pas encore joui ; et je trouve que j'aimerais de tout mon cœur une personne qui m'aimerait assez pour se donner la mort.

MORON. Tu aimerais une personne qui se tuerait pour toi ?

PHILIS. Oui.

MORON. Il ne faut que cela pour te plaire ?

PHILIS. Non.

MORON. Voilà qui est fait. Je veux te montrer que je mesais tuer quand je veux.

TIRCIS chante.

Ah ! quelle douceur extrême
De mourir pour ce qu'on aime !

MORON (à Tircis). C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS chante.

Courage, Moron ! meurs promptement
En généreux amant.

MORON (à Tircis). Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les amants. (A Philis.) Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Vois ce poignard ; prends bien garde comme je vais me percer le cœur... Je suis votre serviteur. Quelque niais...

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE. Ah ! Moron ! je n'en puis plus ; et ce coup, que je n'attendais pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON. Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avais cru d'abord que votre stratagème avait fait son effet.

LA PRINCESSE. Ah ! ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulais soumettre.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE. Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, EURYALE, MORON.

LA PRINCESSE. Prince, comme jusqu'ici nous avons fait paraître une conformité de sentiments, et que le ciel a semblé mettre en nous mêmes attachements pour notre liberté et même aversion pour l'amour, je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur et de vous faire confiance d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse ; et j'avais fait serment d'abandonner plutôt la vie que de me résoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avais des tendresses si grandes : mais enfin un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux ; et mon âme tout d'un coup, comme par un miracle, est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avais toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentés sollicitations d'un père et aux vœux de tout un Etat : mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrais savoir si vous condamneriez ou non le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE. Vous pourriez faire un tel choix, madame, que je l'approuverais sans doute.

LA PRINCESSE. Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir ?

EURYALE. Si j'étais dans votre cœur, je pourrais vous le dire ; mais, comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE. Devinez, pour voir, et nommez quelqu'un.

EURYALE. J'aurais trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE. Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse ?

EURYALE. Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterais ; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE. Eh bien ! prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix ; et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE (à part). O ciel !

LA PRINCESSE (bas, à Moron). Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON (à la princesse). Bon, madame. (Au prince.) Courage, seigneur. (A la princesse.) Il en tient. (Au prince.) Ne vous défaites pas.

LA PRINCESSE (à Euryale). Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir ?

MORON (bas, au prince). Remettez-vous et songez à répondre.

LA PRINCESSE. D'où vient, prince, que vous ne dites mot, et semblez interdît ?

EURYALE. Je le suis, à la vérité ; et j'admire, madame, comme le ciel a pu former deux âmes aussi semblables en tout que les nôtres, deux âmes en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'amour, et qui, dans le même moment, aient fait paraître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre ; et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, madame, je vous sollicite de vos suffrages pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aïlle de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON (bas, à Euryale). Ah ! digne, ah ! brave cœur !



Le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.

AGLANTE. Le prince d'Ithaque, madame !

LA PRINCESSE. Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir ; mais je vous conjure de rejeter cette proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE. Mais, madame, s'il était vrai que ce prince m'aimât effective-